

—Non, non, non.

Alors, il n'insista plus, mais il laissa tomber sur la pauvre femme un très long et très triste regard. Evidemment ce loyal cœur venait d'être froissé... et peut-être l'infinie affection qu'il avait pour Marceline en était-elle diminuée ?...

Elle le sentit et soupira.

Rentrée dans sa chambre dans une extrême agitation, toute cette scène se retraça devant son esprit.

—Non, dit-elle, non, c'est impossible, impossible...

La semaine suivante, on eut, tous les jours, la visite de Robert Valognes.

Il avait, chaque fois, un prétexte nouveau pour se présenter.

Certes, on ne pouvait se tromper sur l'attraction qui l'amenait.

Il venait là, attiré par Modeste.

Depuis le bal champêtre, il avait gardé le souvenir des charmes de la jeune fille et il avait toujours dans les yeux l'image de sa gentille compagne, en mendiant, si originale et si distinguée.

Du reste, il ne s'en était pas caché à Valognes.

Il était adoré de son père qui l'avait toujours considéré comme un ami. Jamais il n'avait eu de secrets pour lui.

—Je trouve Modeste ravissante... avait-il dit à Valognes.

—Parbleu ! moi aussi. Tu n'es pas difficile.

—Je t'avouerai même qu'elle a produit sur moi une très vive et singulière impression... comme jamais aucune femme ne m'en a produit... Jamais, tu l'entends ?

—J'entends bien, fit Valognes, un peu soucieux,

—Je crois que je vais en tomber amoureux.

—Moi, je ne le crois pas. J'en suis certain. Et ça me chiffonne.

—Pourquoi ? Tu es l'ami de la mère... Rien de plus naturel que je devienne le mari de la fille.

L'inquiétude de Valognes ne se dissipait pas.

—A quoi penses-tu ? fit Robert...

—Je pense qu'il y aura des obstacles à ton amour.

—D'où viendront-ils ? De toi, père ?

—Oh ! cher fils, tu n'y penses pas...

—Alors ?

—Je ne suis pas le seul du consentement de qui il faudra tenir compte. Il y a la mère.

—Si je suis aimé ?

—Marceline a parfois une singulière attitude, vois-tu. Je crains que la seule nouvelle d'un mariage possible ne soulève des difficultés. Je parle au hasard. Je te jure que je ne sais rien.

Et serrant la main de son fils, après un long silence :

—Veux-tu un conseil ?

—Certes !

—Eh bien, il faut conquérir madame Langon d'abord... car s'il y a des obstacles, ils viendront d'elle... Donc, elle d'abord... moi tu es sûr que je veux ton bonheur et je suis heureusement assez riche pour ne le point chercher pour toi dans une grosse dot.

Robert attendit quelques jours encore avant de se prononcer.

Il avait revu plusieurs fois Modeste.

Il croyait être sûr d'être aimé. Les yeux de la jeune fille étaient éloquentes. Sa joie, lorsqu'il venait, était visible. Cela parlait, à défaut d'aveu.

Il dit à son père, un jour :

—Décidément, je l'aime. Donc, plus d'hésitation !...

—Tu l'aimes et tu la rendras heureuse ?...

—Oui, car je ne penserai qu'à son bonheur.

—Et elle ?

—Je ne suis pas aussi sûr de son amour que je le suis du mien. Cependant, tout me fait croire...

—Tu désires, n'est-ce pas, que j'aie m'en ouvrir à Marceline ?

—Oh ! mon père, comme tu es bon !

—Pourquoi suis-je bon ? ce que je fais est naturel. Et veux-tu que je sois franc ? J'ai aimé Marceline après la mort de ta mère, j'aurais bien voulu d'elle auprès de toi pour t'élever, prendre soin de ton enfance, mais elle n'y a jamais consenti. Alors, je suis ravi de ce qui arrive aujourd'hui, et j'ai envie d'aller lui dire : " Ah ! vous n'avez pas voulu jadis m'épouser... Eh bien, attrape, mon fils va épouser votre fille ! "

Robert se mit à rire et embrassa Valognes.

—Tu es le meilleur des pères !

—Et moi, fit Valognes, je ne suis point fâché de te dire, en passant, que tu n'es pas loin d'être le meilleur des fils... Allons, si tu veux que je demande Modeste en mariage, je vais passer une redingote. M'accompagneras-tu ?

—Oui... Il vaut mieux que je sois là.

—Pour plaider ta cause au besoin ? Tu as raison.

—Que craignez-vous, père ? dit le jeune homme, effrayé.

—Rien du tout, je le répète... et pourtant je ne suis pas rassuré. Si tu viens avec moi, va t'habiller aussi, toi. Tu ne peux m'accompagner en veston de chambre.

Une heure après, ils descendaient tous les deux de voiture devant la petite maison au bord de l'Oise.

Marceline était seule.

Quand elle vit entrer Valognes et son fils, un peu impressionnés,—le jeune homme pâle et fiévreux, elle devina le but de leur visite.

—Déjà ! murmura-t-elle.

Et elle se leva lourdement pour aller à leur rencontre.

—Bonjour, Marceline... dit Valognes en souriant.

Et, regardant autour de lui, dans le petit salon plein de fleurs.

—Est-ce que votre fille serait absente ?

—Son frère l'a enlevée, dit Marceline, essayant de sourire. Il avait des visites à faire dans quelques villages voisins... Ils sont partis en voiture. Elle sort si peu...

—C'est un contretemps... mais on peut passer outre...

—Vous voulez donc parler à ma fille ?...

—Nous voulions surtout vous parler.

—Ah ! dit-elle, feignant la surprise.

—Et je n'irai pas par quatre chemins. Mon fils aime Modeste, madame Langon... Vous n'avez pas de fortune, nous autres nous sommes riches... Ça s'arrange donc on ne peut mieux... Et je vous demande pour mon fils Robert la main de mademoiselle Modeste.

La pauvre femme écoutait les yeux fermés.

—Déjà ! dit-elle encore... Déjà !... que faire ?...

Et elle oubliait de répondre.

—Eh bien, Marceline, eh bien ? disait Valognes avec bonté.

Elle ouvrit les yeux, passa la main sur son front.

—Oh ! j'ai entendu, fit-elle, j'ai bien entendu, allez... c'est beaucoup d'honneur... ce serait un grand bonheur, j'en suis sûre... mais je ne sais si ce mariage sera possible...

—Impossible, et pourquoi ? fit impétueusement Robert.

—Il faut pour cela que Modeste vous aime.

—Certes, mais j'ai cru comprendre...

—Peut-être vous êtes-vous trompé, monsieur Robert ?

—Elle ne m'aimerait pas ?...

Marceline se tut. Oui, elle était résignée à un mensonge !... Elle était prête à sacrifier sa fille, à immoler cet amour !... Elle ne voulait pas de ce mariage... ni avec Robert, ni avec un autre... Et pourquoi ?... Par amour maternel poussé jusqu'aux extrêmes limites de l'égoïsme ? —cela s'est vu—ou par jalousie ?—Cela s'est vu aussi.

Non, mais marier Modeste... c'était révéler son nom...

Et devant ses yeux, en lettres flamboyantes, éclataient ces mots qui retraçaient l'effroyable drame de sa jeunesse :

Modeste, fille de Marceline de Montescourt et de Pierre Beaufort, mariés !

Où, elle aimait mieux mentir.

—Je crois, en effet, que Modeste ne vous aime pas, monsieur Robert.

—Vous l'avez interrogée ?

Elle hésite. Vraiment peut-elle déchirer ce cœur si noble, si aimant ?... Elle se sent devenir mauvaise... Elle s'enfonce plus avant dans son mensonge.

—Je l'ai interrogée, elle ne vous considère que comme un ami.

Valognes la regarde d'un œil attentif. Il ne croit pas. Quant à Robert, il est tout de suite envahi par le désespoir.

—Moi qui croyais, moi qui avais rêvé...

Valognes vient prendre la main de Marceline.

—Vous êtes bien sûre, au moins, dit-il, de ce que vous avancez ?... J'aime Robert autant que vous aimez Modeste... Et voyez le mal que vous faites à mon fils...

—Hélas ! je n'y puis rien.

Tout à coup on entend une voiture qui s'arrête devant la maison. Marceline se trouble. Robert poussé par un pressentiment, se précipite vers la fenêtre.

—Ah ! dit-il, voici mademoiselle Modeste avec Gérard.

Et revenant à Marceline :

—Ah ! madame, laissez-moi l'interroger, voulez-vous ? Laissez-moi croire que vous vous êtes trompée !... ou plutôt interrogez-la vous-même... une dernière fois... et vous ne nous reverrez plus.

—A quoi bon ?... Ce serait augmenter votre tristesse !

—Je vous en supplie. Vous ne pouvez me le refuser !

Marceline se débat. Elle hésite. Le cercle d'airain, de plus en plus se resserre autour d'elle. La fièvre la fait trembler. Qui donc la délivrera ?

Modeste entre au salon. Elle ne savait qu'elle allait y rencontrer Robert et Valognes. Elle ne cache pas sa joie. D'abord elle embrasse sa mère, puis elle tend son front à Valognes, aussi. Et enfin elle se trouve devant Robert.

Celui-ci est triste ; des larmes sont bien près de ses yeux.

—Mon Dieu, dit-elle, qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ?

—Rien qui puisse vous intéresser, mademoiselle, dit Robert, et cependant un très grand malheur pour moi...

—Un malheur qui vous atteint me frappe aussi, monsieur, dit-elle avec noblesse. Et si j'osais solliciter votre confiance...

—Oh ! mademoiselle... je n'oserais jamais... J'aurais peur de rendre à jamais irréparable ce malheur... Interrogez votre mère...

Elle se tourne vers sa mère. Celle-ci est martyrisée. Son visage porte l'empreinte d'une angoisse mortelle. Elle est obligée de piétiner sur tout ce qu'il y a de plus noble en elle, l'amour pour sa fille... Et elle sent si bien—c'est presque une expression physique—ce cercle d'airain qui l'enveloppe, qu'elle fait un geste pour l'éloigner...

—Mère, dit Modeste, tu as entendu... Quel est ce malheur ?...

—Je ne sais trop, dit Marceline. M. Valognes, mon enfant, est venu me demander la main pour son fils...

—Ah ! dit Modeste...

Et un sourire céleste erra sur ses lèvres, son cœur bondit.

C'est à peine si elle a la force de dire encore :

—Et tu as répondu ?

JULES MARY

A suivre